

— *Sacrédié !* c'est contrariant de mourir aujourd'hui : demain ça m'eût été égal.

Le soir même de la bataille d'Austerlitz, Napoléon avait expédié à l'impératrice le courrier de son cabinet, *Moustache*, pour lui annoncer la nouvelle. Joséphine était alors aux Tuileries. Tout à coup, à onze heures du soir, on entend au loin un bruit de grelots mêlé aux claquements d'un fouet de poste.

— C'est un courrier que m'envoie Bonaparte ! s'écrie Joséphine en s'élançant vers une fenêtre qu'elle ouvre avec précipitation. En même temps, les mots de *victoire*, d'*empereur*, d'*Austerlitz*, répétés par une foule de serviteurs du palais, retentissent à son oreille. Impatiente, elle s'élance et arrive presque seule sur le perron du grand vestibule. Là, *Moustache* couvert de givre, le visage crispé par le froid, lui remet un billet de Napoléon et lui apprend la grande nouvelle. Ivre de joie, Joséphine la lui fait répéter.

— Oui, madame, reprend *Moustache* avec emphase, c'est fini. Sa Majesté l'empereur et roi a vaincu et enfoncé tous les empereurs du monde, toutes les forteresses, tous les drapeaux possibles, leurs canons avec armes et bagages et n'importe quoi ! . . .

L'impératrice souriait ; elle tira de son doigt un magnifique brillant qu'elle donna à *Moustache*, en lui disant d'une voix pleine d'émotion :

— Tenez, voilà pour vous. La France va être bien heureuse. Allez vous reposer, vous devez en avoir grand besoin.

— Impossible ! madame ; Sa Majesté l'empereur et roi m'a ordonné de venir le rejoindre à Vienne, en me disant : « *Moustache*, cours sans t'arrêter jusqu'aux Tuileries et reviens ici de même, parce que j'ai quelque chose à te faire porter à Constantinople après : va ! te dis-je, tu embrasseras ta femme une autre fois. »

Joséphine sourit encore, et faisant au scrupuleux messager un signe de tête bienveillant :

— Adieu donc, reprit-elle, car il faut avant tout que les ordres de l'empereur soient exécutés.

Le brave *Moustache*, ancien brigadier des guides d'Italie et d'Égypte, avait fait trois cent soixante lieues d'une seule traite, depuis Austerlitz, il n'avait pas quitté les étriers. Lorsqu'il changeait de monture, quatre hommes l'enlevaient avec sa selle et le portaient ainsi, comme *Sancho Pança* à son entrée dans l'île de *Barataria*, sur un autre cheval qui repartait au galop. Il n'y avait qu'un instant qu'il avait pris congé de l'impératrice, lorsqu'on l'entendit se plaindre et proférer des imprécations.

— S'il faut que je me repose un quart d'heure à Paris, s'écria-t-il, je suis un homme déshonoré, je me brûle la cervelle !

Et, de désespoir, il s'arrachait les cheveux. Joséphine, inquiète du bruit qu'elle entend, envoie savoir ce qui se passe. On revint bientôt la tranquilliser. C'était *Moustache* : il venait d'enfourcher le cheval confié à la garde du fonctionnaire du pavillon de l'Horloge, et comme il avait sans doute moins ménagé celui-là que les autres, l'animal était tombé roide mort, dès les premiers pas, dans la cour des Tuileries.

Le soir même de la bataille, Napoléon avait dit aux officiers généraux de son état-major :

— J'ai déjà livré trente batailles comme celle-ci ; mais je

n'en ai vu aucune où la victoire ait été si complète et où les destins aient été si peu balancés.

L'armée s'était mise en mouvement pour suivre l'ennemi dans sa retraite ; Napoléon, toujours à cheval et accompagné d'une partie de la cavalerie de la garde, reprit le chemin d'Austerlitz. Arrivé dans ce bourg, il descendit à un château appartenant au prince de Kaunitz, beau-frère de M. de Metternich, et y établit son quartier général pour la nuit. Un grand feu avait été allumé dans une vaste salle du rez-de-chaussée ; une petite table était dressée devant la cheminée, et Napoléon s'assit pour déjeuner, car, excepté le demi-verre de punch qu'il avait bu le matin avant le jour, il n'avait rien pris depuis vingt-quatre heures. Tandis qu'il dévorait une cuisse de poulet froid qu'on n'avait pas même eu le temps de faire dégeler, on vint lui annoncer que les officiers généraux faits prisonniers pendant la bataille, et qui suivaient le quartier général, étaient arrivés.

— Amenez-les-moi, je veux les voir et leur dire ma façon de penser.

Ces prisonniers furent introduits dans la salle ; ils étaient au nombre de neuf. Napoléon leur parla avec douceur et chercha à leur faire oublier leur malheur. Lui qui s'irritait si facilement contre les obstacles, et qui traitait quelquefois avec tant de hauteur quiconque osait résister à son inflexible volonté, n'était plus le même homme lorsque, vainqueur, il se trouvait en présence de ses ennemis vaincus. Il les consolait ; et ces consolations, nous pouvons l'assurer, ne résultaient pas d'un mouvement d'orgueil dissimulé sous les dehors d'une feinte générosité ; elles étaient, chez lui, l'effet naturel de la magnanimité de son caractère. Au reste, ces généraux étrangers faisaient peine à voir : sans épée, les vêtements en désordre, ils s'inclinèrent respectueusement devant lui et gardèrent un morne silence ; ce fut Napoléon qui le rompit le premier :

Messieurs, leur dit-il avec bonté, je sais combien un général est malheureux après la perte d'une bataille ; moi-même je l'ai éprouvé il y a six ans, lorsque j'ai été obligé de lever le siège de Saint-Jean-d'Acres. Si j'étais parvenu à prendre la place d'assaut, je crois que j'aurais étranglé de mes mains le féroce *Djezzar* ; mais s'il s'était rendu, je l'aurais traité avec distinction . . . comme on vous traitera vous-mêmes, messieurs, ajouta-t-il avec une émotion pleine de dignité, car je souffre de votre douleur ; je la respecte et l'apprécie.

On lui nomma ces prisonniers les uns après les autres. Parmi eux se trouvait le général de *Langeron*, Français, et qui, de même que Napoléon, avait été élevé à l'école militaire de Paris. Après avoir émigré, au commencement de la révolution, avec une partie de sa famille, originaire de l'ancienne province de Bourgogne, il était allé en Russie, où il avait accepté du service. Plus tard, Napoléon, premier consul, lui avait fait offrir de lui rendre les biens de sa famille, à la condition qu'il rentrerait en France ; mais le comte de *Langeron* avait refusé ses offres généreuses. Aussi, dès que l'empereur entendit prononcer le nom de ce transfuge, il fronça le sourcil :

— Celui-là est plus à plaindre que les autres, dit-il à demi-voix et en détournant la tête ; cependant il lui adressa la parole.

— Qui commandait votre armée ce matin ? lui demanda-t-il d'un ton d'indifférence.